

INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE FRANÇAISE

---

DIXIÈME ANNIVERSAIRE

DE

L'ACADÉMIE BELGE

DE LANGUE

ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES

Le dimanche 14 juin 1931



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>o</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXXI

INSTITUT  
1931. — 13.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165857

DIXIÈME ANNIVERSAIRE  
DE  
L'ACADÉMIE BELGE  
DE LANGUE  
ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES

---

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. GEORGES LECOMTE

AU NOM DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le dimanche 14 juin 1934

---

MESSIEURS,

L'Académie française m'a désigné pour dire à l'Académie belge de langue et de littérature françaises, qui fête aujourd'hui son dixième anniversaire, notre amitié, l'intérêt avec lequel nous suivons ses travaux, notre confiance en l'avenir de cette belle fondation nationale.

Nos trois cents ans qui, avec une curiosité et une ferveur juvéniles, se plaisent aux grands courants de la pen-

sée, ont plus le goût des voyages dans le temps que dans l'espace. Jusqu'à ce dimanche mémorable, jamais l'Académie française n'a voyagé en corps. C'est en votre honneur qu'elle inaugure une rubrique de ses déplacements et villégiatures. J'incline à croire qu'elle ne sera pas très encombrée.

Mais pouvions-nous ne pas être très sensibles à votre affectueuse invitation, qui nous transporte si commodément sous les grands arbres de votre domaine princier pour nous y entretenir avec vous de ce que nous aimons d'un amour égal, c'est-à-dire la beauté, la claire et logique langue française, l'humanisme, épris de raison, toujours désireux de savoir et de comprendre, plus que jamais attentif au sort meilleur des hommes, notre fine civilisation, fondée sur l'esprit, et qui ne vivra que si elle s'acharne à le défendre contre l'arrogante tyrannie de ce qu'on appelle le « progrès mécanique » ?

Nous fûmes d'autant plus attirés vers cette fête charmante, réalisation d'une pensée délicate, que vous nous invitiez à commémorer avec vous le cinquantenaire du magnifique essor de la littérature belge.

Comme depuis ma vingtième année, c'est-à-dire depuis quarante-trois ans, l'heureux hasard d'amitiés précieuses, le goût de la beauté originale née de l'âme et de la terre, m'ont intimement mêlé à la vie littéraire de la Belgique, ce ne fut pas sans émotion que j'acceptai la tâche dont m'honore l'Académie française. Malgré le péril de répondre au grand orateur qu'est M. Jules Destrée, un des maîtres de la tribune parlementaire comme de l'éloquence judiciaire et l'un des plus énergiques défenseurs

du droit des écrivains, malgré les risques d'un accablant contraste, j'éprouve un réel plaisir de l'esprit et du cœur, à évoquer, au milieu de vous, ce passé tout à la gloire de votre pays et qui me rappelle de si chers souvenirs.

Je sortais à peine de l'adolescence que, à notre Salon français des Indépendants, j'eus la joie de me lier avec votre grand Émile Verhaeren, dont l'amitié fut un des enchantements de ma vie, et de découvrir son cœur enthousiaste, jeune, généreux.

Camille Lemonnier, dans l'œuvre puissante duquel rayonne parfois tant de poésie, fut maintes fois l'hôte de mon foyer, comme votre illustre sculpteur Contantin Meunier, qui ne venait jamais à Paris sans y apporter le charme de sa noble, paisible et méditative bonhomie.

Avec Georges Rodenbach, mon proche voisin dans les parages du Parc Monceau, je vivais dans une telle intimité amicale qu'il voulut bien m'accompagner comme témoin à la mairie pour y déclarer la naissance de mon fils.

Je n'avais pas vingt ans lorsque je commençai une longue collaboration à « l'Art Moderne », le journal hebdomadaire de Camille Lemonnier, Octave Maus, Émile Verhaeren.

Puis, plusieurs années durant, tous les mois, j'envoyai trente pages de critique littéraire, artistique, théâtrale, à la revue la « Société Nouvelle », qui à la préparation d'un plus doux avenir unissait le culte de la beauté. Enfin, auteur de pièces qu'Antoine venait jouer à Bruxelles aussitôt après les avoir données à Paris, je fus de ceux qui soupèrent gaiement en compagnie de l'élite littéraire

de Belgique chez le grand avocat Edmond Picard, bon écrivain, épris des efforts nouveaux, devant « l'Idylle », de Jordaens, la plus belle parure de son hôtel de l'avenue de la Toison-d'Or. C'est vous dire l'intérêt, la sympathie et l'enthousiasme avec lesquels, chargé par l'Académie française de saluer ce beau mouvement que vous commémorez aujourd'hui, puisque, depuis ses débuts, j'en ai suivi toutes les phases et les manifestations.

C'est à l'inoubliable revue la *Jeune Belgique* qu'il se dessine, puis s'accélère et prend toute son ampleur.

M. Henri Carton de Wiart le définit à merveille dans son tout récent livre : *La Vocation d'Olivier-Georges Destrée*, votre frère si délicatement sensible à la beauté, mon cher directeur, en compagnie duquel vous avez commencé d'écrire votre Journal, analogue à celui des Goncourt. Ce fut autour de cette attachante revue, dirigée avec tant de ferveur artistique par Max Waller, puis à la *Wallo-nie*, que se groupèrent les beaux jeunes talents dont la Belgique est justement fière. Peu à peu d'autres talents, non moins originaux, apparurent : Van Lerberghe, Albert Giraud, Ivan Gilkin, Eugène Demolder, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Georges Lemmen...

Ce toast est nécessairement trop court pour que j'en puisse et veuille faire un palmarès. Je dois me borner à citer pieusement les morts de cette phalange, qui, en marchant, s'est grossie d'écrivains bien vite fameux et qui, aujourd'hui, nous accueillent à la manière belge, c'est-à-dire avec une cordialité joyeuse.

Au nom de l'Académie française, qui est très attentive à leurs poèmes, à leurs romans, à leurs études critiques,

je salue tous les créateurs de beauté présents autour de nous, qui continuent avec éclat et diversité cette grande œuvre. Et je sais bien qu'ils seraient les premiers à s'étonner si, privé du plaisir de rendre un hommage individuel à tant d'écrivains justement réputés, je ne prononçais pas ici le nom glorieux de Maurice Maeterlinck.

Comme il était naturel après la fondation du royaume de Belgique, les premières années de l'indépendance furent presque exclusivement consacrées à un effort de cohésion et d'organisation matérielle. Pour que l'esprit crée, il faut que le corps vive ; pour qu'une nation s'exprime par la voix des poètes, il faut qu'elle acquière le sentiment de sa puissance et de sa sécurité. Pendant un demi-siècle, toutes vos forces furent tendues vers le travail, la production, l'équilibre politique et social. A cette époque, vos intellectuels se vouèrent surtout à l'éducation du jeune peuple que vous étiez ; c'est surtout dans les chaires de vos universités que rayonna la pensée de votre pays ; aussi, très tôt, avez-vous eu de grands professeurs qui eurent un rôle très utile dans l'éveil des vocations littéraires.

Puis, voilà que soudain l'essor littéraire commence avec Charles De Coster et sa *Légende de Till Ulenspiegel*, avec Octave Pirmez et ses *Heures de Solitude*. Et, quelques années plus tard se produit le grand élan de la littérature belge que nous célébrons aujourd'hui et que vous prolongez si brillamment.

Que vous exprimiez le mystère des âmes ou que vous décriviez les mœurs, la vie, les paysages, le labour, les aspects industriels de votre pays, vous êtes les créateurs

d'une forte littérature frémissante de vérité, d'humanité, de poésie, qui, tout en se servant de la langue française comme moyen d'expression, a bien le caractère de votre esprit, de votre sol, de votre climat.

Vous enrichissez d'un original et précieux apport, dont nous goûtons la beauté et la variété, un patrimoine qui est notre fierté commune. Selon leur tempérament, selon les particularités des aspects et des mœurs de chacun de nos deux pays, les écrivains de Belgique et de France défendent par leur œuvre, l'esprit, la liberté et « les forces d'amour » contre les menaçantes barbaries modernes. Dans la paix comme nous le fûmes dans la guerre, nous sommes, pour la cause sacrée de l'indépendance et de la dignité humaines, des alliés fraternels.

Messieurs, au nom de l'Académie française, je bois au brillant avenir, à l'œuvre féconde de l'Académie belge de langue et de littérature françaises.

Puis, avec infiniment de gratitude et d'admiration, au nom de l'Académie française qui m'en a donné mandat, j'adresse ici un très respectueux hommage à S. M. le roi Albert et à S. M. la reine Élisabeth, qui, fervents amis des beaux livres, des arts, de la musique, ont par leur héroïsme, à la tête de votre héroïque nation, si noblement contribué à sauver la liberté du monde, l'héritage spirituel dont nous sommes les bénéficiaires et les gardiens. Étant de ceux qui se souviennent et qui ont le sentiment de la grandeur morale, nous levons respectueusement nos verres en l'honneur de S. M. le roi Albert et de S. M. la reine Élisabeth de Belgique.